



HAL
open science

Double compte-rendu: La société des eaux cachées du Saïss. Ethnographie d'un basculement hydro-technique, Peter lang, 2021, 248 p. de Rhoda Fofack-Garcia et Une anthropologie chez les hydrologues. Penser le dialogue interdisciplinaire, Quæ, 2022 165 p. de Jeanne Riaux

Olivia Aubriot

► **To cite this version:**

Olivia Aubriot. Double compte-rendu: La société des eaux cachées du Saïss. Ethnographie d'un basculement hydro-technique, Peter lang, 2021, 248 p. de Rhoda Fofack-Garcia et Une anthropologie chez les hydrologues. Penser le dialogue interdisciplinaire, Quæ, 2022 165 p. de Jeanne Riaux. Natures Sciences Sociétés, 2022, 30 (3-4), 10.1051/nss/2023008 . hal-03906011

HAL Id: hal-03906011

<https://hal.science/hal-03906011>

Submitted on 19 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La société des eaux cachées du Saïss. Ethnographie d'un basculement hydro-technique

Rhoda Fofack-Garcia

Peter lang, 2021, 248 p.

Une anthropologie chez les hydrologues. Penser le dialogue interdisciplinaire

Jeanne Riaux

Quæ, 2022 165 p.

Il était difficile de ne pas proposer un compte rendu parallèle de ces ouvrages portant sur le domaine de l'irrigation par eau souterraine au Maghreb et parus à quelques mois d'intervalle. Tous deux renvoient dès le titre à l'ethnologie, ou plus précisément à l'ethnographie pour celui (issu d'une thèse de sociologie) de Rhoda Fofack-Garcia et à l'anthropologie pour celui (issu d'une HDR dans cette discipline) de Jeanne Riaux. Tous deux sont le fruit de recherches menées par des femmes dans un monde masculin. Tous deux défendent une approche qui prend les objets hydrauliques comme point de départ pour analyser des réseaux sociotechniques pour l'une, et construire une démarche sociohydrologique pour l'autre. Tous deux s'intéressent aux savoirs associés aux eaux souterraines, et tous deux se lisent avec plaisir. Toutefois, les objectifs sont différents, et les cadres analytiques également. Il en résulte des ouvrages qui nous offrent une complémentarité de regards sur ces « sociétés des eaux cachées », sur la multiplicité d'acteurs, techniques et savoirs impliqués, et sur la complexité des situations étudiées.

L'ouvrage de R. Fofack-Garcia porte sur les dynamiques sociales (et techniques) qui permettent d'expliquer le basculement, dans la plaine du Saïss au Maroc, d'une agriculture pluviale vers une agriculture dorénavant dépendante de l'irrigation par eau souterraine (91 % des terres irriguées le sont par pompage dans les nappes). Ce basculement s'accompagne d'un deuxième basculement, à partir des années 2000, du puits vers les forages profonds. L'auteure propose un positionnement original pour analyser l'utilisation de ces ressources souterraines, dépendantes de techniques d'exhaure individuelles : montrer qu'il existe un « commun socio-territorial » (p. 41), un « socle social qui guide, oriente, explique et éclaire les mécanismes et processus sociaux qui se déploient autour de l'exploitation des eaux souterraines » (p. 20). Elle s'appuie pour cela sur la théorie de l'acteur-réseau et la sociologie de l'environnement, en prenant pour terrain d'étude plusieurs villages et centres urbains de la vallée. Elle y interroge agriculteurs, institutions publiques et acteurs privés (garagistes, revendeurs de moteurs et pompes, etc.), les divers profils d'acteurs étant systématiquement décrits – ce qui est bien la signature d'un travail de sociologue ! L'auteure nous donne ainsi à comprendre les interactions

qui se tissent autour de l'exploitation des eaux souterraines, de même que les représentations et discours qui soutiennent les pratiques. Le lecteur est très bien guidé dans l'évolution de la démonstration. De nombreuses illustrations (photos, schémas, graphes, cartes et tableaux) viennent compléter et agrémenter la lecture.

Le premier chapitre retrace l'historique de l'utilisation de l'eau souterraine en la combinant avec l'histoire agraire de la plaine du Saïss depuis l'époque coloniale, période à l'origine d'une transformation de l'agriculture pluviale extensive vers une agriculture plus intensive et commerciale. L'analyse nous présente les registres de pensée et les savoirs relatifs à deux mondes de l'eau souterraine, non exclusifs l'un de l'autre : le « monde de la rareté » associé aux puits, et le « monde de l'abondance » lié aux forages dans la nappe profonde et dont le développement implique des savoirs, techniques et acteurs qui relèvent de l'international (diverses techniques importées, foreurs provenant de Syrie). Que le basculement ait eu lieu dans les années 2000 s'explique par le contexte : levée de boucliers juridiques et administratifs, instauration de nouveaux programmes, implication d'acteurs différents, le tout soutenant l'installation de forages tout en disqualifiant l'utilisation des puits.

En raison de la place centrale des techniques et de leur évolution dans la compréhension des dynamiques à l'œuvre, le deuxième chapitre se penche sur l'étude des moteurs et des pompes, tandis que le troisième se concentre sur le monde des moteurs de Renault 25, les plus utilisés – après transformation – pour les pompages dans le Saïss. Tous ces objets sont étudiés comme des éléments de réseaux qui connectent les acteurs et créent entre eux des interdépendances. Ils participent à la coévolution de la technique et du social dans des processus sociotechniques en perpétuel réagencement (p. 155). R. Fofack-Garcia décortique les composants, la structure, la répartition sociospatiale des trois réseaux sociotechniques (mécanique, électrique et solaire) qu'elle distingue, et explicite les interactions entre objets et acteurs. À ces eaux cachées est ainsi associée toute une « société minière » qui partage un même objectif : répondre à la demande en eau d'irrigation. Cette société réagit à la baisse du niveau des aquifères en cherchant des solutions techniques pour puiser plus profondément, solutions qui permettent en outre la survie de l'économie locale (production agricole et métiers artisanaux). Ces deux chapitres démontrent qu'un commun se forge au fil du temps dans cette société minière. Ce commun relève des partages d'expériences et de valeurs, des savoirs et savoir-faire au sein des réseaux sociotechniques, et non d'une gestion coordonnée (comme c'est le cas en irrigation communautaire) puisqu'agriculteurs et/ou artisans ne se coordonnent pas pour gérer les ressources en eaux souterraines.

La conclusion ouvre l'analyse sur la place du capitalisme dans l'évolution des modes d'exploitation des eaux souterraines. Une brève référence aux diverses phases que connaissent les sociétés minières ailleurs dans le monde est donnée, mais une mise en perspective plus conséquente aurait pu être faite. On regrettera certaines imprécisions (par exemple l'absence de définition d'une motopompe alors que l'auteure fait l'effort de distinguer pompes et moteurs dans son analyse) dans un ouvrage détaillant les techniques et leurs processus opératoires. Quelles sont par ailleurs les connaissances sur le fonctionnement des aquifères pour décider de la profondeur de la pompe ? Comment sont-elles définies ? Car à Haj Kaddour (graphique 9) l'eau est à 70 m de profondeur aujourd'hui – ce qui permet sans doute de la dénommer nappe profonde – mais dans les années 1970, elle était proche de la surface. L'arrivée du projet d'irrigation via un barrage (p. 148) contribuera sans doute à la recharge des aquifères et pourrait ainsi être analysée comme un soutien à l'utilisation des eaux souterraines. Ces critiques sont toutefois minimales et renvoient à la nécessité d'une inter- ou pluridisciplinarité pour aborder ces questions (*cf.* ci-après). Elles ne doivent pas masquer les qualités indéniables de l'ouvrage, notamment ses apports sur la connaissance d'une société des eaux cachées et un angle d'approche original.

En effet, après avoir lu ce livre, on ne peut plus regarder un moteur ou un puits de la même façon. On ne peut plus les considérer comme de « simples » techniques, indépendantes de tout lien social ou choix politique, qui ne participent pas à structurer la société. R. Fofack-Garcia réussit très bien à convaincre de cette coconstruction techniques-société autour de l'irrigation par eau souterraine, de l'importance des liens sociaux qui se nouent et évoluent à travers les objets, et de la légitimité méthodologique d'aborder une société par ses techniques.

L'entrée par la matérialité et le terrain se retrouve chez Jeanne Riaux. Son livre porte moins sur l'analyse de cette coconstruction techniques-société, ici dans la région de Kairouan – même si les hypothèses et résultats de la recherche sont présentés –, que sur le processus de coconstruction d'une interdisciplinarité sur l'eau, impliquant hydrologues, hydrogéologues (parfois agronomes et pédologues) et elle-même comme anthropologue. L'auteure, bien connue de *NSS*, retrace l'évolution de sa pratique de recherche dans une réflexivité exemplaire et révèle l'arrière-cuisine de la fabrique de cette interdisciplinarité « grand écart¹ » qui est loin d'être aisée. L'expérience restituée, même si elle revêt un caractère autobiographique, dépasse

¹ S'inspirant de l'expression interdisciplinarité « étendue » ou « élargie » de Marcel Jollivet et Jean-Marie Legay, 2005. « Canevas pour une réflexion sur une interdisciplinarité entre sciences de la nature et sciences sociales », *Natures Sciences Sociétés*, 13, 2, 184-188, <https://doi.org/10.1051/nss:2005030>.

largement l'exemple individuel. En effet, elle est très bien replacée dans les limites des divers cadres théoriques utilisés ; les controverses scientifiques des recherches sur l'eau sont efficacement synthétisées et l'auteure explicite le décentrement méthodologique et épistémologique, individuel et collectif, nécessaire aux chercheurs pratiquant l'interdisciplinarité. En outre, cette rétrospective est relatée avec beaucoup de sincérité et d'humour, incluant sentiments et difficultés rencontrés.

Dès l'introduction et tout au long de l'ouvrage, J. Riaux affirme sa posture d'anthropologue qui prend pour terrain le monde des hydrologues. Elle travaille avec eux – l'interdisciplinarité se construisant au moins en binôme –, mais aussi « chez² » les hydrologues : elle analyse comment leurs savoirs se construisent, évoluent, se diffusent (via les services techniques des administrations hydrauliques auxquels l'auteure a eu plus facilement accès en accompagnant ses collègues hydrologues) et donnent aux hydrologues des positions de pouvoir. Dans le chapitre premier, J. Riaux expose les différentes façons de concevoir la recherche sur l'eau et les diverses familles épistémiques qui en découlent. Elle montre aussi comment ses propres connaissances et cadres initiaux d'analyse (issus de l'anthropologie et du courant de la Gestion sociale de l'eau³) ne lui permettaient pas d'aborder de façon fructueuse un travail interdisciplinaire avec les hydrologues. Elle a alors ouvert son champ théorique à la socioanthropologie du développement. Dans le deuxième chapitre, l'auteure montre comment elle a influencé la construction de l'interdisciplinarité hydrosociologique au sein de l'UMR G-Eau, qui pratiquait déjà la pluridisciplinarité sur l'eau. Les conditions de réussite de l'interdisciplinarité sont avancées. Les autres chapitres se réfèrent à la pratique même de cette interdisciplinarité : le rôle central du terrain pour construire les interactions entre chercheurs (chapitre 3), la fabrique collective de la forme narrative choisie pour restituer les résultats (chapitre 4) et l'interrogation collective des savoirs produits et de la place du chercheur vis-à-vis de la société (chapitre 5).

J. Riaux prône une interdisciplinarité « disciplinée » (c'est-à-dire ancrée dans chaque discipline) et montre qu'elle est le produit de négociations, de points de tension qui obligent chacun des collaborateurs à être explicite dans ses attentes de résultats de la part de l'autre discipline, sur ses *a priori* (sur l'autre), ses propres hypothèses de travail, objectifs de recherche

² Le titre de l'ouvrage peut surprendre. Pourquoi ne pas parler d'une anthropologue chez les hydrologues (comme Gentelle P., 2003. *Traces d'eau. Un géographe chez les archéologues*, Paris, Belin) ? En proposant un terme plus généralisant, l'auteure défend un type d'anthropologie, inductif, réflexif et de terrain, qui prend pour objet d'étude le savoir des hydrologues, ce qui a permis la coconstruction d'une recherche interdisciplinaire.

³ La GSE était à la fois un groupe de travail né au début des années 1990 à Montpellier autour de deux agronomes, Jean-Luc Sabatier (CIRAD) et Thierry Ruf (ORSTOM, maintenant IRD), et une formation dispensée au CNEARC, devenu Institut des régions chaudes.

et méthodes d'investigation. Il faut se battre (p. 40) pour faire reconnaître sa discipline (en l'occurrence l'ethnologie, dont elle est la seule représentante) aux yeux des autres. Cela passe notamment par une explicitation des éléments d'argumentation et de démonstration car les critères de validation d'un résultat ne sont pas les mêmes selon les disciplines. Il faut également un travail de traduction des notions, voire des termes issus du langage courant employés par chaque discipline, car sinon une incompréhension et un décalage de perception de l'objet de recherche peuvent venir entraver le bon déroulement de la collaboration. L'un des exemples développés est celui « d'usages » de l'eau. La réflexivité, individuelle et collective, est indispensable pour construire l'interdisciplinarité. L'écriture occupe une place essentiellement dans le processus. Notons au passage le rôle de soutien qu'a joué la revue *NSS*, donnant reconnaissance et légitimité aux auteurs pour poursuivre leur travail interdisciplinaire.

Une autre difficulté pour le dialogue interdisciplinaire est la démarche inductive employée, car il n'est pas possible de délimiter clairement l'objet de recherche en amont du terrain, ni d'avoir des questionnements *a priori*, ou des outils et des approches prédéfinis. Tout est à construire, avec l'inattendu qui occupe une place non négligeable dans le processus. Cela complique la transmission de la méthode et empêche une quelconque généralisation.

Cette démarche est d'ailleurs incompatible avec la *socio-hydrology*, en vogue chez certains hydrologues. Ce courant reste centré sur la modélisation mathématique, les dimensions sociales étant simplifiées et quantifiées, les singularités du terrain gommées (ce qui va à l'encontre de la posture de notre auteure et de ses collègues, p. 57 et p. 145). D'un point de vue ontologique, la sociohydrologie proposée (malgré l'absence de trait d'union) reste toutefois (comme la *socio-hydrology*) dans un parallélisme du naturel et du social et on ne retrouve pas les imbrications de ces domaines présentes dans le cycle hydrosocial (du courant de la *political ecology*) ou dans le dépassement de la dichotomie proposé par des anthropologues tel Philippe Descola. On n'y voit pas non plus l'imbrication du technique et du social chère à des auteurs influents (par exemple Geneviève Bédoucha) de la formation Gestion sociale de l'eau. On peut être étonné de lire que cette formation initiale ne permettait pas de sortir de l'échelle locale (de l'anthropologie) puisque l'un de ses instigateurs, Thierry Ruf, a de longue date changé d'échelle d'analyse par rapport à celle des réseaux d'irrigation (certes via la géographie) pour montrer les relations entre amont et aval d'un bassin versant. Mais peut-être interagir avec des disciplines épistémologiquement éloignées facilite-t-il certains décentrement ? On regrettera que la notion de ressource ne soit pas discutée, alors qu'elle apparaît dans le triptyque « ressources, sociétés, techniques » partagé avec les hydrologues. Mais il est vrai que cette notion est davantage discutée en géographie qu'en anthropologie. Ces quelques critiques ne font qu'aller dans le sens

de l'auteure : l'interdisciplinarité est indispensable pour étudier l'eau (et ses « usages ») et peut se décliner de multiples façons.

Dans les deux ouvrages, la société locale a pleinement conscience de la baisse progressive du niveau des aquifères et de sa participation à la raréfaction de la ressource. Et l'État, avec ses politiques publiques au rôle ambigu, évite le débat et participe pleinement à promouvoir l'utilisation des eaux profondes. L'« environnement [est ainsi] un instrument de légitimation d'une politique anti-environnementale » (Fofack-Garcia, p. 146).

Olivia Aubriot

(CNRS, UPR CEH, Aubervilliers, France)

olivia.aubriot@cnrs.fr

Compte rendu à paraître dans *Natures Sciences Sociétés*, 30, 3, 2022, www.nss-journal.org/fr/